

GÉRARD DELTEIL

LES ÉCŒURÉS



MORT D'UN GILET JAUNE

SEUIL roman noir

LES ÉCŒURÉS

GÉRARD DELTEIL

LES ÉCŒURÉS

ROMAN NOIR

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-143126-1

© Éditions du Seuil, mai 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avertissement

Ce roman est bien évidemment inspiré de faits réels. Des lecteurs de différentes régions reconnaîtront sans doute des comportements, des événements, des incidents. Peut-être seront-ils même tentés d'identifier des individus et des lieux. Ces ressemblances ne sont pas fortuites dans la mesure où les femmes et les hommes placés dans des situations semblables, issus des mêmes milieux sociaux, animés du même esprit de révolte adoptent inévitablement des attitudes très proches. Il ne s'agit pas moins d'une œuvre de fiction, donc distincte de la réalité, dans la mesure où, en dépit de ces similitudes, les personnages que l'on rencontrera ici sont les produits de l'imagination de l'auteur.

Votez Gwenn, ça pourra pas être pire

– Vous avez une voiture, lieutenant Devers ?
– Je viens d'en louer une à la gare.
– Parfait, donc vous avez un gilet jaune. C'est obligatoire.
– Possible, mais je ne l'ai pas encore utilisé. Je suppose qu'il est dans le coffre.

– C'est l'occasion. Vous allez le sortir et l'enfiler. Pas dans ce bureau, bien entendu. Vous irez faire un tour du côté du rond-point du Mouchoir-Rouge dès cet après-midi et vous vous débrouillerez pour sympathiser avec les autochtones. Je veux un rapport quotidien.

Alain Devers, qui avait plutôt l'apparence d'un étudiant que d'un policier, afficha une mine perplexe.

– Je vois de quoi vous voulez parler, monsieur le commissaire. Mais n'est-ce pas plutôt le travail de la DGSI d'infiltrer les manifestations publiques ?

Le commissaire Berjac, un cinquantenaire au visage émacié, avait l'air fatigué. Il se renversa dans son fauteuil en écartant les mains, en signe d'impuissance.

– Nous avons en tout et pour tout deux agents de la DGSI dans la ville et ils sont connus de longue date par toute une partie de la population. Ils se ridiculiserait en arrivant avec des gilets jaunes sur le dos et se feraient très probablement éjecter. Leur présence ne ferait que susciter la méfiance. Pour le moment, nos relations avec les gilets jaunes sont plutôt cordiales. Certains

fonctionnaires comptent des membres de leurs familles parmi eux. Il n'est pas question de détériorer ces relations.

– Je vois, mais...

– Il n'y a pas de mais, lieutenant Devers. Et vous ne remettrez plus les pieds ici avant que je ne vous en donne l'ordre. Avez-vous parlé à des collègues depuis votre arrivée?

– Seulement au planton.

– Bien, au besoin, je lui intimerai l'ordre de vous oublier. Vous sortirez rapidement, discrètement sans parler à qui que ce soit. Ensuite, vous ne rendrez compte qu'à moi. Par téléphone, je vais vous donner le numéro de mon portable, et si nécessaire en tête à tête, dans un lieu discret.

Devers enregistra le numéro de son supérieur sur son propre portable. Cette mission inattendue ne l'enchantait pas et il parvenait difficilement à le dissimuler.

– Encore une chose, vous avez de la famille à Saint-Plennech?

– Non.

– Des amis?

– Non. Je ne connais absolument personne. Je n'ai pas mis les pieds ici depuis dix ans.

– Vous étiez venu en touriste?

– On peut dire ça.

Le commissaire le gratifia d'un sourire épanoui.

– Vous voyez que vous êtes le candidat parfait. Où logez-vous?

– J'ai loué un deux-pièces dans la vieille ville. J'ai juste eu le temps de déposer mes bagages avant de venir ici.

– Donc personne ne sait que vous appartenez à la maison?

– Pas à ma connaissance.

– Parfait, parfait... Il faut vous trouver une couverture. Vous pourriez être quelque chose comme détaché par l'Agence pour l'économie d'énergie, ça vous irait bien, je vous trouve une tête d'écolo. Ou alors un étudiant qui peaufine sa thèse.

– Allons-y pour la thèse.

- Quelle branche?
- J’ai fait un master de droit.
- Impeccable. Vous avez des questions?
- Pas pour le moment.
- Alors exécution. Je veux mon premier rapport demain matin.

Devers suivit les recommandations de son patron. Il sortit rapidement en évitant de dévisager les policiers qu’il croisait. Une fois installé au volant de la petite Peugeot, il inspira profondément, se frotta les yeux comme pour s’assurer qu’il n’avait pas fait un mauvais rêve. Il venait de suivre pendant huit mois la formation de l’école de police de Saint-Cyr-au-Mont-d’Or. Il avait désormais en poche une carte de lieutenant sur laquelle ne figurait pas la mention « stagiaire ». Son objectif était d’intégrer la Brigade criminelle et voilà qu’on le bombardait espion de basse catégorie, à l’occasion de son premier stage de terrain. Cinéphile accompli, il avait vu un certain nombre de films d’infiltrés qui se terminaient parfois assez mal pour la taupe. Au moins s’agissait-il de pénétrer une redoutable mafia, de traquer des truands de haut vol, pas d’aller espionner des clampins qui faisaient le pied de grue sur un rond-point.

Le temps était froid mais sec, le ciel dégagé, la circulation fluide. Il longea le port où étaient amarrés deux vedettes de la gendarmerie maritime et un grand voilier arborant le pavillon polonais. De l’autre côté du bassin on apercevait des cargos, des grues et les entrepôts de la Camit, une entreprise d’engrais, la plus importante de la ville, qui avait la réputation de polluer la région. Avant son départ pour Saint-Plennech, Devers s’était renseigné sur Internet. Il était curieux de nature.

Les rues de la vieille ville étaient assez étroites mais désertes. En novembre, les touristes se faisaient rares. Pas mal de boutiques et de restaurants étaient fermés. Il parvint facilement à se garer sur une petite place, à l’abri des remparts. Le deux-pièces qu’il avait loué se trouvait au deuxième étage d’un lourd bâtiment en pierre

de taille semblable à ses voisins, tous construits dans les années cinquante en imitant les immeubles détruits par les bombardements américains. L'appartement donnait sur la rue, il était assez sombre. Son mobilier, impersonnel, avait sans doute été acheté dans une grande surface spécialisée. Un petit téléviseur plat avait été disposé devant un canapé gris et une table basse en bois clair sur laquelle reposait la télécommande. Le premier geste de Devers fut de vérifier que la TV fonctionnait. Il tomba sur une émission de France 3 Bretagne qui parlait justement des gilets jaunes, mais ça se passait du côté de Saint-Brieuc. Une femme maigre, très en colère, évoquait ses fins de mois difficiles. Il suivit un instant le reportage puis, sans éteindre le téléviseur, il entreprit de ranger le contenu de sa valise dans une armoire et une commode aussi *cheap* que le canapé. Il n'avait pas emporté grand-chose.

Au terme de cet exercice, il constata que France 3 avait embrayé sur une compétition régionale de vélo qui ne l'intéressait pas du tout. Il coupa donc le son et s'allongea sur le lit. Le matelas était à l'avenant, bas de gamme, mais Devers n'accordait pas d'importance à ce genre de chose. Il avait le dos et les reins solides. Ni un matelas de camping ni même un banc de bois ne l'empêchaient de trouver le sommeil.

Il consulta ses messages sur son portable, qu'il avait mis en mode silencieux pendant sa rencontre avec le commissaire, constata que sa batterie en était encore à soixante-cinq pour cent de charge, glissa l'appareil dans la poche de son blouson. Avant de ressortir il alla s'examiner dans la glace de la salle de bains. Celle-ci lui renvoya l'image d'un jeune homme au visage agréable mais pas assez viril à son goût, coiffé très court. Ses traits étaient tirés. Il n'avait pas beaucoup dormi la veille. Un instant il se demanda si sa tenue, blouson et jean, pouvait convenir pour aller faire le gilet jaune. C'étaient des vêtements de qualité ordinaire comme en portent beaucoup de gens de milieux sociaux différents. Il aurait été stupide de se déguiser. Le naturel passe toujours mieux.

Devers rangea sa voiture sur le parking d'une grande surface à quelques centaines de mètres du rond-point où, à en croire le commissaire, les gilets jaunes avaient installé l'un de leurs QG. Après avoir marché pendant quelques minutes, il aperçut un drapeau tricolore et deux drapeaux bretons qui flottaient au-dessus d'une cabane. Une vingtaine de personnes s'activaient autour de cet édifice fait de palettes de bois. Une fumée grise s'échappait d'un fût cylindrique transformé en brasero. Il enfila son gilet et s'approcha du groupe, vaguement mal à l'aise.

La première chose qu'il remarqua, c'est que presque toutes les personnes présentes, hommes, femmes et enfants, avaient tracé des inscriptions sur leurs gilets. Les plus nombreuses concernaient le président de la République en exercice et lui promettaient les châtiments les plus divers, voire les plus cruels, avec parfois des connotations sexuelles exprimées en termes crus. Les plus indulgentes se contentaient de lui demander de dégager ou entendaient le réduire au SMIC. D'autres portaient sur les taxes, les salaires, les pensions, l'ISF et les revendications les plus disparates.

Devers n'avait pour sa part rien écrit sur le gilet tout neuf qui n'avait jamais été déplié auparavant. Il se demanda s'il aurait dû le faire pour ne pas se distinguer, mais personne ne lui en fit le reproche.

Un barbu coiffé d'une casquette de marin s'approcha de lui.

– Tu as vu la vidéo ?

– Quelle vidéo ?

– La mienne pardi. Je suis passé hier sur FR 3 et ils m'ont fait un article dans *Ouest Matin*.

Le type ne semblait pas peu fier de cette médiatisation. Il insista pour lui faire visionner la vidéo en question sur son smartphone. Il annonçait son intention de porter plainte contre l'État et énumérait ses griefs. Devers ne savait trop comment réagir. Fallait-il lui signaler que sa plainte n'avait aucune chance d'aboutir ou bien le féliciter ?

Sur son gilet, l'homme à la casquette de marin avait écrit :
«Votez Gwenn, ça ne pourra pas être pire».

– Je suppose que c'est toi, Gwenn ?

L'autre lui flanqua une claque dans le dos.

– Qui tu veux que ce soit ? Le pape ? Je compte sur ta voix !

Difficile de savoir si ce Gwenn s'exprimait au second degré ou s'il lui manquait une case. Dans le doute, Devers se contenta d'un large sourire.

– Pour qui d'autre voudrais-tu que je vote ?

Ils furent interrompus par des cris qui provenaient de la route. Une automobiliste un peu pressée avait fait mine de forcer le barrage filtrant. Les plus excités tapaient du plat de la main sur le capot de sa voiture, une grosse et luxueuse berline allemande, ce qui semblait décupler leur rage.

– C'est la femme de Tanguy ! lança quelqu'un.

Tanguy possédait plusieurs hôtels et centres de thalassothérapie. C'était l'un des plus importants employeurs de la région. Devers ne l'ignorait pas. Il s'approcha, redoutant que l'incident ne s'aggrave, ce qui l'aurait placé dans une situation délicate.

– C'est vraiment la femme de Tanguy ? demanda-t-il.

– Mais non. Le pote a dit ça comme ça, à cause de sa caisse.

– Bon, vous descendez, ma p'tite dame, vous mettez vot' gilet ou vous passez pas.

La conductrice résista quelques minutes puis s'exécuta. C'était une élégante cinquantenaire, impeccablement brushée, avec une superbe cape en cachemire bleu marine sur les épaules. Elle enfila son gilet, avec difficulté, provoquant des rires, puis fut autorisée à repartir sous les huées et les sifflets.

– Les bourges de ce genre, de toute façon, ils n'ont rien à foutre. Elle arrivera juste un peu en retard chez son esthéticienne, plaisanta un garçon râblé au crâne presque rasé.

Devers nota qu'il avait un tatouage bizarre sur la nuque et une boucle à l'oreille gauche.

– Mon principe, c’est de bloquer les grosses bagnoles et de laisser passer tout de suite les gens qui vont au taf ou chercher leurs mômes, déclara sentencieusement un grand maigre dégingandé dont la tignasse grisonnante n’avait pas dû voir le ciseau d’un coiffeur depuis un certain temps.

Son voisin protesta.

– T’as des gars qui gagnent à peine plus que le SMIC et qui se mettent des crédits sur le cul pour se payer des tires à trois cents ou cinq cents boules. C’est leur problème. Faut pas juger les gens sur leur bagnole. Et les riches aussi paient des taxes.

Un débat s’engagea, qui dériva sur les vertus supposées des diverses marques d’automobiles.

Devers se sentait perdu. Il s’interrogea sur l’intérêt de sa présence au milieu de ces gens qui se contentaient de ralentir les automobilistes. Pour s’occuper, il compta les participants et s’efforça de mémoriser les visages. Deux jeunes filles attirèrent son attention. Elles avaient des allures d’étudiantes. Elles rigolaient avec un gros barbu en doudoune rouge qui donnait l’impression de se rincer l’œil par la même occasion, car elles étaient jolies et portaient des collants multicolores sexy.

Il s’approcha, préférant la compagnie des jeunes.

– Elle n’avait pas l’air d’apprécier, la femme en Audi, dit-il pour lancer la conversation.

– La plupart des gens nous soutiennent, assura le barbu. Même les flics. Hier, ils sont passés et on leur a offert le café. S’ils avaient le droit, ils mettraient des gilets jaunes eux aussi.

– Ah bon ?

– Je sais de quoi je cause, mon beauf est flic à Saint-Brieuc.

Devers se sentit vaguement mal à l’aise, mais s’appliqua à le dissimuler. Il se tourna vers la plus bavarde des deux filles. Elle avait des yeux rieurs, un petit nez en trompette et une bouche sensuelle soulignée par un rouge qui tirait sur le violet.

– Sans indiscrétion, vous venez pour quoi ?

La question lui avait presque échappé. Elle parut surprendre les deux filles.

– Comme tout le monde, contre tout ça. Ça peut plus durer. Les deux autres acquiescèrent.

– Tu vois, moi, dit la seconde fille en pointant son index sur sa poitrine, je viens de me faire lourder de chez Super Price avec trois autres caissières. Ce sont des chiens. Ils nous paient vingt-cinq heures à temps partiel et nous en font faire quarante. Il y a six magasins dans la région. Ils te disent la veille où tu vas bosser le lendemain. Sans parler des chefs qui te mettent la main au cul. Alors on a été gueuler qu'on voulait être payées quarante heures. Virées toutes les quatre sur-le-champ. Passez prendre votre solde à la compta. Terminé.

– Dégueulasse, opina le barbu. Faudrait bousiller leur magasin.

– Les autres employées se retrouveraient au chômage, observa Devers.

– Ça serait bien fait pour leurs tronches. Pas une n'a bougé son cul pour nous soutenir! s'emporta la jeune fille au nez en trompette.

– Et vous ne pouvez pas aller aux prud'hommes? suggéra le lieutenant.

– C'est pas évident. Ils marchent tous ensemble. Puis faut raquer pour un avocat qui cherche qu'à se faire du blé sur not' pomme. Je suis écoeurée.

Devers faillit insister et lui donner des conseils, lui expliquer que la procédure était gratuite, mais il se retint. Dans sa situation, il ne fallait ni s'impliquer ni se mettre en avant.

Il y eut un concert de klaxons, des automobilistes les saluaient avec de grands gestes.

– Quand je te disais qu'ils nous soutiennent tous. Si le peuple s'y met, Macron va pas tenir longtemps.

Devers alla papoter de groupe en groupe, pendant deux bonnes heures, puis estima qu'il en avait fait suffisamment pour cette

première soirée. Personne ne demandait de comptes à personne. Chacun venait et restait le temps qui lui convenait sans que soit établi un roulement. Le départ du lieutenant ne fut pas davantage remarqué que son arrivée.

Regarde ta Rolex, c'est l'heure de la révolution

La sonnerie de son portable réveilla Bruno à cinq heures trente, comme presque tous les matins. Son épouse changea de position en marmonnant. Il l'embrassa sur l'épaule, se leva et alla jeter un œil dans la chambre de ses enfants qui dormaient à poings fermés. Après s'être douché et avoir avalé un café, il s'installa au volant de sa camionnette qu'il avait garée devant l'entrée de son garage pour ne pas perdre de temps. La maison familiale ressemblait à toutes ses voisines de cette banlieue pavillonnaire, avec son toit d'ardoises, ses murs crépis de blanc, sa barrière de bois et une pelouse du côté de la rue, un petit jardin de l'autre. L'endroit était calme, mais très éloigné des commerces et des lieux de travail du couple. Bruno s'était mis à son compte l'année précédente, comme électricien, avec le statut d'autoentrepreneur. Sa compagne Clémentine travaillait à mi-temps dans une maison de retraite médicalisée.

Bruno était un grand gaillard barbu de vingt-sept ans, plein d'énergie. Il en fallait pour tenir le coup et boucler les fins de mois après avoir payé les traites de la maison et celles des deux voitures. Mais c'était un as de la débrouille qui faisait aussi un peu de plomberie, de maçonnerie et divers travaux, souvent au noir, ce qui arrangeait tout le monde. Il avait auparavant travaillé pour différentes entreprises, de la PME de quatre-vingts salariés à l'artisan familial, mais avait du mal à s'entendre avec ses chefs et patrons, même avec ceux dont il reconnaissait la

compétence. En fait, il ne supportait pas d'avoir quelqu'un sur le dos.

Sa journée commençait par la remise en état des circuits électriques d'une maison de bord de mer en cours de restauration pour le compte de son nouveau propriétaire, un Anglais. Les Anglais et les Parisiens achetaient à peu près toutes les maisons bien situées, de sorte que les gens de la région, qui ne disposaient pas des mêmes moyens, devaient s'exiler à des dizaines de kilomètres. La demeure acquise par l'Anglais était une belle bâtisse ornée de deux petites tourelles dont la construction remontait au début du vingtième siècle quand la mode était encore à ces édifices prétentieux, impressionnants de l'extérieur mais pas faciles à aménager. Pour poser les câbles électriques, il fallait percer un peu partout. D'autres corps de métiers partageaient le chantier, ce qui n'arrangeait pas les choses. Mais cette fois, Bruno avait signé avec l'entrepreneur un contrat en bonne et due forme plutôt avantageux.

La plupart des ouvriers ne commençaient pas avant huit heures. Bruno avait donc le chantier à lui tout seul pendant une bonne heure, ce qu'il appréciait. Ensuite, les autres débarquaient et faisaient parfois hurler des musiques qui lui cassaient les oreilles, surtout quand il fallait en même temps jouer de la perceuse.

Cette fois, la matinée se déroula paisiblement car il n'y avait qu'un autre gars qui posait des cloisons de plâtre au dernier étage. Après avoir avalé un sandwich dans un bistro où il avait ses habitudes, Bruno enfila son gilet jaune, reprit sa camionnette et alla faire un tour au rond-point du Mouchoir-Rouge. De chaque côté du véhicule, il avait fixé des banderoles « Taxes, halte au racket ».

Il fut accueilli par des grandes claques dans le dos. On lui proposa un café et des gâteaux, qu'il accepta.

– Ça se passe bien, les gars? Pas d'incident?

– Juste quelques gros connards qui veulent pas ralentir. Sinon

tous les gens sont sympas. Ils nous ont apporté des quantités de bouffe.

– OK, vous n’oubliez pas l’AG de vendredi.

Depuis quinze jours, Bruno se consacrait au mouvement. Au point de refuser du travail malgré les difficultés financières de son couple. Il n’avait conservé que quelques gros chantiers sur lesquels il avait pris des engagements qu’il ne pouvait pas se permettre de rompre.

Tout avait commencé quand il avait découvert l’appel sur Facebook. Il avait côtoyé au lycée Tabarly une des deux femmes qui l’avaient lancé, Josette. À l’époque, c’était une fille plutôt effacée, qui ne se mettait pas en avant. Une bonne élève qui n’attirait pas les regards des garçons. Toujours habillée de façon discrète, peu maquillée, coiffée court, sans artifice. L’inverse de celles qui se la jouaient vamps avec des trucs hypercollants, des strings apparents. Avec une collègue, elle avait pris l’initiative de créer une page, sur laquelle elle avait d’ailleurs inséré sa photo. Bruno avait immédiatement répondu. Ce qui lui avait valu une petite scène de jalousie. Clémentine, très possessive, avait du mal à croire qu’il puisse correspondre avec une femme sans la draguer.

Bruno avait donc rencontré Josette et sa copine Léa, toutes deux très en colère contre toutes sortes de choses, à la fois fières et un peu inquiètes du succès inattendu de leur appel. Leur page avait recueilli plus d’un millier d’adhésions en quelques jours et les propositions d’actions se multipliaient, des plus sages, genre pétition-délégation, aux plus farfelues et aux plus radicales.

Ils avaient commencé par se raconter leurs vies. Josette travaillait comme saisonnière dans l’hôtellerie-restauration. En dehors des périodes touristiques, elle prenait tout ce qu’elle trouvait. Léa était aide à domicile dans une chaîne de services en franchise.

– En fait, c’est le mot moderne pour dire que tu es bonne à tout faire. Mais au lieu de bosser dans une seule famille, tu fais la bonniche pour vingt personnes.

L'Inondation

« Archipoche », n° 85, 2009

Gombo

Liana Levi, 2009

Speculator

Archipel, 2010

Les Années rouge et noir

Seuil, 2014

La Conjuración florentine

Points, 2015

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2019. N° 143123 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE